

Royaume de Dieu et Ordre Social Une lecture partielle du « Jésus de Nazareth »

Jacques Garello
Professeur Emérite à l'Université Paul Cézanne
Membre de l'Association des Economistes Catholiques de France

Notre Pape Benoît XVI s'interroge sur la crise du monde contemporain, et sur les moyens de la surmonter. C'est dans le cadre de cette interrogation qu'il faut comprendre plusieurs de ses interventions récentes sur le rôle des religions : sont-elles des facteurs de paix universelle ou nous rapprochent-elles d'un « choc des civilisations » ?

En apparence, le « Jésus de Nazareth » que Joseph Ratzinger livre à notre réflexion n'a qu'un rapport très lointain avec cette interrogation fondamentale.

D'une part, il est présenté comme l'œuvre d'un cardinal théologien, et non d'un Pape enseignant : « *Ce livre n'est en aucune manière un acte de magistère, mais uniquement l'expression de ma quête personnelle de « la face du Seigneur ». Aussi chacun est-il libre de me contredire* ». D'autre part il se réfère explicitement au « Jésus historique », et nous présente le Christ dans son époque et dans la tradition de l'Ancien Testament : peut-on en tirer des leçons pour notre XXI^{ème} siècle ?

Il n'est pas douteux que cette œuvre, commencée en 2003, se propose essentiellement de nous expliquer Jésus, et la plupart des chapitres sont consacrés aux temps forts de sa présence au milieu de son peuple et de ses disciples : le baptême dans les eaux du Jourdain, les tentations au désert, les béatitudes, les paraboles, la confession de foi de Pierre et la transfiguration (la passion et la résurrection feront l'objet d'un deuxième volume).

Pour autant, il ne s'agit pas d'une biographie de plus, mais bien d'une « quête sur la face du Seigneur », d'une connaissance du Christ (christologie). Voilà qui dépasse largement le cadre historique. Tout en rappelant que la méthodologie historique, élargie depuis quelques années par « l'exégèse canonique »¹, est d'un apport précieux, Benoît XVI en montre les limites, car Jésus ne se laisse pas inscrire dans une période de l'histoire, ni même dans une tradition biblique « *Il est impossible de ramener le passé au présent* ». La nature divine du Christ le situe au-delà de l'histoire, et nous parle aujourd'hui. Et aujourd'hui, plus que jamais peut-être, nous avons besoin de retrouver Jésus. C'est même cette redécouverte qui peut nous ramener sur le chemin de la vérité et de la paix. C'est en Jésus que nous trouverons la réponse aux interrogations nées de la crise du monde contemporain.

Il n'y a rien de plus actuel que l'éternel.

Cette foi dans l'Éternel est source d'Espérance. Aux hommes de notre temps troublés par l'importance et la rapidité des changements, assaillis par le doute sur le sens du progrès, étreints par la crainte d'un monde nouveau et étranger, Jean Paul II disait « N'ayez pas peur ». Benoît XVI ajoute : « Suivez Jésus », il n'y a pas d'autre façon d'entrer dans le futur qu'en passant par la porte de Dieu.

C'est en tout cas ce message que j'ai cru recevoir à la lecture de « Jésus de Nazareth ». Ma formation m'interdisait d'apprécier, voire de comprendre, toute la richesse théologique des chapitres de Joseph Ratzinger, mais elle me permettait de voir tout ce que la pensée de Benoît XVI peut apporter à notre humanité en quête. Sa pensée nous amène d'abord à un constat : les errements intellectuels et spirituels nous cachent le vrai chemin. Elle suggère ensuite que le vrai chemin est Jésus lui-même. Elle appelle enfin à des changements profonds, qu'il s'agisse de l'ordre social ou de la conversion personnelle.

¹ Il s'agit d'une approche qui permet de relier le texte du Nouveau Testament à ceux de l'Ancien Testament, et de montrer la correspondance entre les prophéties et la tradition judaïque d'une part, et les actes et les paroles du Christ d'autre part. En d'autres termes, l'histoire de Jésus est biblique.

Royaume de Dieu et rejet de Dieu

Au départ des errements du monde contemporain se trouve une fausse image du « royaume de Dieu ».

Ce n'est pas l'apanage de notre siècle. En son temps Jésus a déçu les Juifs qui voyaient en lui le roi qui les délivrerait de l'occupant romain. Ils imaginaient un « messianisme politique », le Messie les a déçus en affirmant que son royaume n'était pas de ce monde. *« On doit au pragmatisme des sadducéens d'avoir fait des procès des Romains un procès contre le messianisme politique. Mais même Pilate sentait bien qu'en réalité c'était toute autre chose qui était en jeu, et que s'il s'était agi d'un vrai « roi » porteur de promesses sur le plan politique, on ne lui le lui aurait pas livré pour qu'il le condamne »*²

Aujourd'hui, beaucoup de nos contemporains se demandent *« Qu'a apporté Jésus, s'il n'a pas apporté la paix dans le monde, le bien-être pour tous, un monde meilleur ? »*³ Le messianisme politique, devenu aussi économique, la promesse d'un monde sans faim, sans peur, provoque des réactions de rejet, puisque visiblement nous sommes loin du meilleur des mondes. La place est libre pour tous les substituts idéologiques *« Donner à manger à tout le monde... On peut tout à fait comprendre que le marxisme ait précisément fait de cet idéal le cœur de sa promesse de salut : il aurait fait en sorte que toute faim cesse et que « le désert devienne pain » »*⁴. Benoît XVI fait ici allusion à la tentation que Satan présente à Jésus : change les pierres du désert en pain. Attendre de Jésus qu'il crée l'abondance économique est une attitude satanique, c'est ramener la présence de Dieu à une seule dimension matérielle, c'est plonger dans l'économisme de Marx et de quelques autres.

De manière plus générale, Jésus ne peut être l'inventeur d'une société parfaite telle que l'imaginent les hommes *« L'Évangile que je proclame n'est pas une invention humaine »*⁵.

Hélas, les hommes passent leur temps à imaginer l'Utopie, ils sont tentés par le « constructivisme » (Hayek)⁶. Et ils tiennent rigueur à Dieu pour avoir tenu en échec leurs magnifiques planifications sociales.

Il y a ainsi une déviation du rôle des religions. Dans un raccourci saisissant, Benoît XVI montre comment la construction du royaume de Dieu a été subvertie en construction du royaume de la terre. Parallèlement, la responsabilité de cette construction est progressivement passée de l'Église à la chrétienté, puis de la chrétienté à la « communauté des religions ». Chemin faisant, on a perdu Jésus, et on a matérialisé le royaume de Dieu. *« On a pu dire qu'avant le Concile régnait l'ecclésiocentrisme : l'Église aurait été alors présentée comme le centre du christianisme. Puis on serait passé au christocentrisme présentant le Christ comme le centre de tout. Mais, ajoute-t-on, non seulement l'Église divise, le Christ aussi, lui qui appartient aux seuls chrétiens. Donc du christianisme on serait passé au théocentrisme, se rapprochant un peu plus, de cette façon, de la communauté des religions. Mais on ne toucherait pas au but pour autant, car Dieu lui-même est un possible élément de division entre les religions et entre les hommes... « Royaume » désignerait alors simplement un monde où règnent la paix, la justice, et où la création est préservée. Il ne s'agirait de rien d'autre. Ce « royaume » devrait être institué en tant que finalité de l'histoire. Et la véritable mission des religions serait de travailler ensemble à l'avènement du « Royaume ». Pour le reste, elles pourraient parfaitement maintenir leurs traditions, vivre chacune son identité, mais, tout en conservant leurs identités respectives, elles devraient collaborer pour un monde dans lequel la paix, la justice et le respect de la création seraient déterminants »*⁷. Ainsi le « royaume de la terre » aurait-il rejeté Dieu.

Benoît XVI n'a aucune peine à identifier ici le péché premier, l'orgueil qui tente les hommes de se prendre pour Dieu *« Si nous déclarons que Dieu est mort, alors nous sommes nous-mêmes*

² pp.331/332

³ p.63 cf. aussi p.39

⁴ p.47

⁵ p.323

⁶ F.A.HAYEK « La présomption fatale », trad. 1996, PUF, Paris (The Fatal Conceit)

⁷ pp.74/75

Dieu. Nous cessons enfin d'être la propriété d'un autre, nous sommes la propriété de nous-mêmes et les propriétaires du monde. Nous pouvons enfin faire ce qui nous plaît »⁸.

Enfin, dans le monde contemporain, nous répétons l'erreur des sadducéens : parce qu'il ne nous a pas apporté ce que nous attendons sur cette terre, il n'y a pas de place pour Jésus. Nous l'ignorons, pire encore : certains veulent le crucifier. Les hommes n'ont plus besoin de lui, l'humanisme prétend se libérer du christianisme. *A l'encontre des promesses du Christ Nietzsche dit : Nous ne voulons nullement entrer dans le royaume des cieux, nous sommes devenus des hommes et c'est pourquoi ce que nous voulons, c'est le royaume de la terre »⁹*

« Que ton règne vienne »

Un chapitre de « Jésus de Nazareth » est consacré à la prière du Seigneur. Nous sommes invités à demander à Notre Père « Que ton règne vienne ». Le chemin qui peut conduire l'humanité à la paix, à la justice et à la préservation de la création n'est autre que Dieu lui-même. A la question : « Qu'a apporté Jésus ? » *la réponse est simple: « Il a apporté Dieu »¹⁰.* « Dès lors, nous connaissons le chemin que, comme hommes, nous devons emprunter dans ce monde. Jésus a apporté Dieu et avec lui la vérité sur notre origine et notre destinée : la foi, l'espérance et l'amour »¹¹. La religion reprend ici sa vraie place dans la vie des hommes, et répond aux interrogations de notre temps sur « notre origine et notre destinée ».

La crise du monde contemporain n'est autre qu'un éloignement de Dieu. « Là où l'homme perd Dieu de vue, la paix elle aussi dépérit et la violence prend le dessus avec des formes de cruauté insoupçonnées jusque là, c'est ce que nous ne voyons que trop bien aujourd'hui »¹²

Si nous cherchons la « paix sur la terre », nous ne pouvons la trouver que dans l'amour universel de Dieu. « La lutte pour être en paix avec Dieu fait partie de la lutte pour la « paix sur la terre » et lui est indispensable ». Et Benoît XVI de préciser les contours de la paix avec Dieu.

Tout d'abord, elle nous amène à considérer « la terre » non pas comme un territoire fermé (la terre promise à Israël), mais comme un espace sans limite au sein duquel triomphe l'amour de Dieu. « La notion de terre a gagné en ampleur et en profondeur, visant de moins en moins la possession d'un territoire national et de plus en plus l'universalité du droit de Dieu sur le monde »¹³ « La paix a pour finalité de faire tomber les frontières et d'instituer une terre du renouveau par la paix qui vient de Dieu ». En fin de compte, nous dit le Seigneur, la terre appartient aux « doux », aux artisans de paix. Elle doit devenir « le pays du roi de la paix »¹⁴ Le règne de Dieu implique donc l'universalité de l'humanité en Jésus.

Ensuite, le règne de Dieu ne peut s'accommoder de quelque hégémonie politique que ce soit. Bien au contraire, Benoît XVI dénonce le totalitarisme des régimes sans Dieu, des empereurs et des dictateurs qui obligent leur peuple à les adorer. Jadis le totalitarisme a voulu étouffer le christianisme dans l'œuf « Jean a donné un visage très concret à la menace à laquelle étaient confrontés les chrétiens de son temps : la main mise totale sur l'homme qu'instaure le culte impérial, exigeant et faisant culminer le pouvoir politique, militaire et économique dans une toute puissance totale et exclusive »¹⁵. Aujourd'hui les menaces sont les mêmes « Voilà la forme même du mal qui risque de nous engloutir, allant de pair avec la décomposition de l'ordre moral par une forme cynique de scepticisme et de rationalisme ». Scepticisme et rationalisme : le Pape ne cesse de dénoncer le déséquilibre qui s'est instauré entre la foi et la raison. Privée de la foi, la raison conduit à des schémas constructivistes, à des utopies qui deviennent alibis pour le

⁸ p.284

⁹ p.119

¹⁰ p.63

¹¹ p.64

¹² p.107

¹³ p.104

¹⁴ p.105

¹⁵ p.189

totalitarisme, comme l'utopie de la société sans classes, un monde « où tout serait bien simplement parce qu'il n'y aurait plus de propriété privée »¹⁶

Enfin, le règne de Dieu ne peut s'assortir d'une idolâtrie de la richesse, qui rend l'homme arrogant et orgueilleux, et l'éloigne de Dieu. « Face aux abus du pouvoir économique, face aux actes de cruauté d'un capitalisme qui ravale les hommes au rang de marchandise, nos yeux se sont ouverts sur les dangers que recèle la richesse »¹⁷. Bien évidemment, ce que vise ici Benoît XVI, ce n'est pas le système capitaliste en lui-même, ou « l'économie de liberté » comme préférerait dire Jean Paul II, mais les abus « d'un » capitalisme : celui qui conduirait à l'enrichissement par tous les moyens, et qui dégraderait les hommes. La distinction faite naguère par Jean Paul II entre les deux sens du mot capitalisme fournit ici une clé de lecture¹⁸. D'ailleurs à propos de la théologie de la libération et à l'occasion de son récent voyage au Brésil, Benoît XVI a tenu à rappeler son opposition non pas au capitalisme, mais au matérialisme (et au marxisme qui en est la variante extrême). Il a évoqué le trafic de drogues, le travail forcé, le tourisme sexuel, toutes déviances qui ne doivent rien à la logique de l'échange, mais tout au péché individuel.

C'est la libération du péché qui conduit au règne de Dieu. Vivant dans la proximité de Dieu, l'homme rejette les frontières et la guerre, le totalitarisme politique et le primat matérialiste.

Un ordre social en recherche de Dieu

Jean Paul II avait introduit le concept de « structure de péché » : il est des formes d'organisation de la société qui inclinent les hommes vers le péché. Cela ne va pas, bien sûr, jusqu'à évacuer la responsabilité personnelle. Tout au contraire : les structures de péché consistent souvent à instaurer l'irresponsabilité, à séparer l'acte de la personne.

Benoît XVI nous gratifie ici d'une réflexion puissante sur l'ordre social : comment il peut exister, comment il doit évoluer.

L'ordre social est le fruit de la liberté laissée aux hommes d'organiser la « terre » qui peut devenir l'espace de proximité avec Dieu. Jésus n'a donné aucun précepte sur les règles institutionnelles que les hommes peuvent se donner librement et mutuellement. « Les dispositions juridiques et sociales concrètes, les régimes politiques ne sont plus fixés comme un droit sacré dont la lettre vaut pour toutes les époques et pour tous les peuples. Ce qui est décisif, c'est la communion fondamentale de volonté avec Dieu, que Jésus a offerte. En partant d'elle, les hommes et les peuples sont désormais libres de discerner ce qui est conforme à cette communion de volonté en matière de régime politique et social, pour créer par eux-mêmes des ordres juridiques... Les dispositifs politiques et sociaux concrets sont renvoyés de la sphère immédiate du sacré, de la législation du droit divin, à la liberté de l'homme ».¹⁹

Sans aucun doute, cette liberté offerte aux hommes pour modeler leurs institutions ne va pas sans quelque responsabilité. Il ne s'agit pas de se donner n'importe quelle règle sociale, et de retomber dans les abus politiques et économiques qui éloignent Dieu de la « terre ».

Hélas, deux contre sens majeurs sont couramment commis, et le monde contemporain paye très cher ces errements. Le premier contre sens concerne la nature de la liberté, que l'on veut considérer comme une valeur en soi, alors qu'elle est nécessairement ordonnée à la dignité de la personne. Jean Paul II l'avait dit « Liberté des actes, dignité des personnes ». Par contraste, on fait de la liberté « l'arbitraire absolu de sa volonté propre »²⁰ Sans égard pour les autres, sans souci de « responsabilité mutuelle », sans référence à la loi d'amour, l'individu devient esclave de son péché « Une fausse autonomie conduit à la servitude... L'homme totalement libre est devenu un impitoyable esclave »²¹.

¹⁶ p.164

¹⁷ p.120

¹⁸ *Centesimus Annus* § 42

¹⁹ p.141

²⁰ p.229

²¹ *ibid.*

Le deuxième contre sens concerne non plus la nature de la liberté, mais l'usage que l'on en fait. « Cette liberté a été complètement arrachée à la perspective de Dieu et à la communauté avec Jésus ». Alors que notre liberté devait être un outil pour bâtir un ordre social susceptible de nous montrer le chemin vers Dieu, de nous offrir la proximité de Dieu, nous en avons fait un usage profane inspiré par la seule rationalité sans référence à la foi.

Nous voici ici au cœur d'un débat fondamental, qui a agité les premiers siècles de la chrétienté, mais qui prend aujourd'hui une tournure dramatique avec l'apparition du laïcisme. Comme l'a souligné Benoît XVI, Jésus a mis les hommes en responsabilité des règles sociales qu'ils se donnent. Cela confirme bien que le royaume de Dieu n'est pas le royaume de la terre. Cette nette séparation de la sphère du sacré et de la sphère du social constitue un progrès décisif pour l'humanité « *Il se produit là un évènement d'une extrême importance, dont la portée n'a pu être pleinement comprise qu'à l'époque moderne* ». ²² Dans l'histoire de la chrétienté, c'est sans doute la révolution grégorienne qui a introduit dans la doctrine de l'Eglise cette rupture entre le sacré et le social, et qui a libéré les hommes pour les mettre en devoir de se donner librement les institutions nécessaires à leur progrès. Cette mise en découverte, cette amorce d'un processus « d'essais et d'erreurs » ont certainement été à l'origine de la formidable explosion de l'Europe Occidentale à partir du XIème siècle, et ont fait percevoir aux hommes, pour la première fois, la civilisation de l'amour. Aurait-ils été plus proches de Jésus qu'ils en auraient été conscients plus tôt. Mais depuis quelques siècles la rupture entre le sacré et le social n'est-elle pas devenue rupture entre l'humanité et Dieu ? « *Cette liberté a été complètement arrachée à la perspective de Dieu et à la communion avec Jésus. La liberté pour l'universalité et donc pour la juste laïcité de l'Etat s'est transformée en quelque chose d'absolument profane, en « laïcisme pour lequel l'oubli de Dieu et l'attachement exclusif au succès semblent être devenus des éléments constitutifs* » ²³

L'oubli de Dieu désoriente la quête pour l'ordre social, et produit des institutions qui sont autant de structures de péché. Au lieu d'un processus de tâtonnement sous-tendu par une éthique transcendante, susceptible de conduire l'humanité vers l'harmonie, nous avons une juxtaposition désordonnée de règles sociales qui engendrent conflits d'intérêts, incompréhensions mutuelles, lutte de tous contre tous et destruction de la personne humaine. Benoît XVI nous met à juste titre en garde contre un évolutionnisme (parfois appelé –à tort- darwinisme social) qui aurait pour seule raison d'être et pour seul critère la survie et le succès des groupes humains. Il relève ainsi implicitement la faiblesse de l'approche hayekienne qui professe une confiance aveugle dans la rationalité des hommes en quête d'ordre social, et encore plus l'approche contractualiste qui voit dans un mythique contrat social l'origine des institutions politiques et juridiques.

Benoît XVI oppose à l'évolutionnisme aveugle la tradition de la Torah, que Jésus reprend et explique dans le sermon sur la montagne. Elle est laïque, en ce sens que le corpus des normes qui définissent l'ordre social « n'est pas lui-même expression directe du droit divin, car c'est un droit élaboré à partir de la référence fondamentale qu'est le droit divin et qui est donc susceptible d'être développé et corrigé ultérieurement ». Cette tradition est dynamique, mais en référence permanente à l'éthique : « *Elle a constamment mis en discussion des habitudes juridiques concrètes, pour faire prévaloir le noyau essentiellement divin du droit comme critère et ligne d'orientation pour toute évolution du droit et pour tout ordre social* » ²⁴ « *Il est indispensable qu'un ordre social ait la capacité de se transformer. Il doit s'adapter à la diversité des situations historiques et se laisser guider par ce qui est possible, sans pour autant perdre de vue le critère éthique en tant que tel, celui qui confère au droit son caractère de droit* » ²⁵.

Cette approche de l'évolution des institutions est très supérieure à celle qu'ont proposée Hayek ou Buchanan. Elle accrédite en effet deux prévisions sur le futur de l'ordre social : d'une part les adaptations institutionnelles qui ne se font pas en référence avec le critère éthique n'auront

²² pp.140/141

²³ pp.141/142

²⁴ p.147

²⁵ ibid.

aucune chance de nous conduire à la paix, à l'abondance et à la conservation de la création, d'autre part la référence au critère éthique laisse présager d'une convergence des institutions pourtant nées d'expériences sociales historiques différentes. En effet, derrière l'ordre social il y a toujours la perspective du règne de Dieu, et l'évolution institutionnelle, vécue de façon diverse suivant les périodes et les nations, aura nécessairement pour point d'aboutissement le « noyau essentiellement divin ». Nous aboutissons au concept thomiste de « droit naturel », et c'est pour n'avoir pas admis cette version du droit naturel que Hayek a imprudemment écarté le droit naturel de sa théorie évolutionniste, abandonnant tout critère éthique dans sa vision de l'évolution des institutions²⁶. Le droit naturel, selon Saint Thomas, exprime le mouvement dialectique entre le droit positif et le droit divin. C'est cette relation permanente entre l'ordre social bâti par les hommes et le royaume de Dieu qui provoque et oriente l'évolution institutionnelle, c'est une mesure incessante de l'écart entre les efforts des hommes libres et le plan de Dieu. Le chapitre consacré à ces questions par Benoît XVI se conclue ainsi : « *C'est dans la structure intrinsèque de la Torah, dans les transformations successives opérées grâce à la critique des Prophètes et dans le message de Jésus intégrant les deux qu'elle trouve à la fois l'espace qui permet les évolutions historiques nécessaires et l'assise qui garantit la dignité de l'homme procédant de la dignité de Dieu* »²⁷

L'ordre social contemporain

Pour Benoît XVI, nul doute que l'ordre social contemporain s'est égaré, et parce qu'injuste, inadapté au critère d'éthique, il est source d'injustices.

A travers la troisième béatitude Jésus de Nazareth nous invite à « résister au mal ». Cette résistance peut prendre la forme de la tristesse « heureux ceux qui pleurent ». Ils pleurent en réalité sur la misère spirituelle du monde. « Il s'agit d'hommes qui ne hurlent pas avec les loups, qui ne se laissent pas entraîner à se faire les complices de l'injustice devenue naturelle, mais qui au contraire en souffrent. Même s'il n'est pas en leur pouvoir de changer dans son ensemble cette situation, ils opposent au règne du mal la résistance passive de la souffrance, de la tristesse qui assigne une limite au pouvoir du mal ». Ceux qui continuent à témoigner de la civilisation de l'amour dans le monde contemporain, ceux qui refusent de se conformer au mal, et vont « contre ce que tout le monde fait, contre les modèles de comportement qui s'imposent à l'individu » risquent fort de devenir des exclus, et même des persécutés. « *Le monde ne supporte pas ce genre de résistance, il exige que l'on fasse comme tout le monde. C'est pourquoi « ceux qui pleurent » deviennent des « persécutés pour la justice » ... Les hommes persécutés pour la justice sont ceux qui vivent de la justice divine, de la foi. Parce que les hommes ne cessent d'aspirer à s'émanciper de la volonté de Dieu pour ne suivre qu'eux-mêmes, la foi ne cessera d'apparaître comme contredisant « le monde », c'est-à-dire les pouvoirs établis du moment et, de ce fait, à toutes les périodes de l'histoire, on sera persécuté pour la justice* »²⁸

Il ne faut pas se tromper de justice, et ramener la crise du monde contemporain aux inégalités matérielles : la « justice sociale » n'a rien à voir dans l'affaire, et la béatitude qui concerne les pauvres s'entend pour tout autre chose que la pauvreté matérielle, elle concerne la « pauvreté de Dieu », les pauvres « de cœur ». « *La pauvreté dont il est question ici n'est jamais d'ordre strictement matériel. La pauvreté purement matérielle ne sauve pas, même s'il est certain que les défavorisés de ce monde peuvent tout particulièrement compter sur la bonté divine. Mais le cœur de ceux qui ne possèdent rien peut être endurci, vicié, mauvais, intérieurement possédé par l'envie de posséder, oublieux de Dieu et avide de s'approprier le bien d'autrui* ». ²⁹

Comment l'ordre social contemporain secrète-t-il tant de « pauvres de Dieu » ? Parce que les institutions juridiques ont consacré la suprématie du pouvoir politique, parce que la croissance

²⁶ Cf ; mon article « Hayek's Unconventionalism » in *Journal des Economistes et des Etudes Humaines*, vol IX,n°4, décembre 1999

²⁷ pp.149/150

²⁸ pp.109/110

²⁹ p.98

économique a multiplié les richesses au point d'en faire le seul critère de la réussite personnelle. Benoît XVI n'est pas tendre pour les vieux pays riches qui ont exporté vers les jeunes nations, notamment africaines, les vices du pouvoir et du profit³⁰. Commentant la parabole du Bon Samaritain, Benoît XVI fait le constat suivant : « *Cette parabole est d'une actualité patente. Si nous la transposons à l'échelle de la société internationale, nous voyons que nous sommes concernés par les peuples d'Afrique que l'on dépouille et que l'on pille...Au lieu de leur faire don de Dieu, du Dieu qui, en Jésus Christ, nous est proche, au lieu d'accepter et de parachever tout ce que leurs propres traditions ont de précieux et de grand, nous leur avons apporté le cynisme d'un monde sans Dieu, où la seule chose qui importe, c'est le pouvoir et le profit. Nous avons détruit l'échelle des valeurs morales de sorte que la corruption et la volonté de pouvoir sans scrupule finissent par s'imposer comme des évidences. Et l'Afrique n'est pas un cas isolé* ». ³¹

S'il est (relativement) facile d'identifier le mal et les souffrances qu'il engendre dans le monde contemporain, s'ils doivent nous inviter à la résistance et à la reconnaissance des erreurs passées, il est bien plus difficile de définir les bases d'un ordre social amélioré. « *Jésus ne nous fournit pas des recettes aussi simples [que la suppression de la propriété privée par exemple]* »³² La seule base que nous donne Jésus, c'est Jésus lui-même, c'est la proximité de Dieu.

Conversion personnelle et service de la communauté

C'est la redécouverte personnelle de Dieu qui est seule en mesure de nous montrer le chemin du Royaume, de nous orienter vers les nécessaires adaptations institutionnelles, et de préparer la civilisation de l'amour. « *Nous devons réapprendre, de l'intérieur, à prendre le risque de la bonté. Et nous ne pouvons le faire que si nous devenons nous-mêmes intérieurement « bons », si de l'intérieur nous nous faisons le « prochain » des autres et si nous cherchons alors à savoir quelle façon de servir nous est demandée, autour de nous et dans le cercle le plus large de notre vie, quelle façon de servir nous est individuellement possible et, par là-même assignée* »³³

Evidemment, nous sommes tentés par les solutions de facilité, qui consistent à nourrir l'espoir d'une révolution, ou la venue de l'homme ou d'un parti providentiel, ou encore à nous en remettre à la divine Providence.

Sans doute la Providence est-elle nécessaire, mais pas comme productrice d'ordre social, simplement et plus profondément comme lumière de notre conscience, comme guide de notre action, et comme pardon pour nos erreurs. Benoît XVI nous donne ici le sens du baptême de Jésus : « *ce baptême implique la reconnaissance de la faute et une demande de pardon pour connaître le renouveau, cette adhésion à l'entière volonté de Dieu dans un monde marqué par le péché exprimer aussi la solidarité avec les hommes devenus coupables, mais aspirant à la justice. Il a fallu la croix et la résurrection pour mesurer toute l'importance de ce processus* ». ³⁴

Ce qui doit nous rassurer et nous guider, c'est que Jésus est à nos côtés. Le « visage du Seigneur » recherché par l'œuvre du cardinal Ratzinger, c'est un visage du Christ en croix, de Jésus qui a pris chair et s'est fait homme sans pour autant perdre un instant sa condition divine, sans cesser d'être le Verbe, la Vérité. De son temps, mais de tous temps « Je suis ». Benoît XVI nous invite à comprendre et à aimer Jésus complet, qui n'est ni insensible à la terre, ni prisonnier de la terre. C'est par lui et avec lui que nous pourrions connaître le « règne de Dieu » « *Le règne de Dieu, c'est la plénitude de la vie, justement parce qu'elle n'est pas seulement un « bonheur »*

³⁰ Le mot « profit » m'a perturbé, parce qu'il existe bien un profit légitime, qui est la rémunération de l'entrepreneur pour le travail de coordination des biens et des besoins, une activité qui représente un service précieux pour la communauté et qui est l'expression du « droit à l'initiative » reconnu par la doctrine sociale de l'Eglise. Le profit a droit de cité dans *Centesimus Annus*. Il faut donc entendre ici profit par « profit illégitime », celui que réalisent des gens qui utilisent tous les moyens, y compris le vol et la corruption, pour s'enrichir.

³¹ p.223

³² p.169

³³ pp.213/214

³⁴ p.37

*privé, une joie individuelles, mais aussi le monde parvenu à sa forme juste, l'unité entre Dieu et le monde. L'homme n'a finalement besoin que d'une seule chose qui les contient toutes, mais il lui faut faire le tour de ses souhaits, et de ses désirs superficiels pour apprendre à discerner ce dont il a vraiment besoin et ce qu'il veut vraiment. Il a besoin de Dieu ».*³⁵

N'allons pas chercher ailleurs la société parfaite ; en nous reconstruisant personnellement travaillons à l'émergence d'un ordre social en référence à l'éthique de l'amour : voilà sans doute la réponse que nous apporte Jésus, voilà de quoi vaincre les interrogations, les errements et les peurs du monde contemporain. Puisse la prédication de notre Pape être comprise et reçue aujourd'hui !

³⁵ p.322